formule de la bonne mort, il fixa les yeux sur un crucifix suspendu aux pieds du lit. Ce furent là ses derniers signes de connaissance. Le lendemain matin, 4 décembre, à huit heures dix minutes, il rendait son âme à DIEU.

Vu la contagion et l'émoi général, le Frère DUQUETTE subit le sort des autres victimes de la grippe. On le conduisit, le soir même, au cimetière du Scolasticat, après le chant d'un simple *Libera*. Assistaient à cette triste cérémonie, le R. P. Guillaume CHARLEBOIS, Provincial, plusieurs Pères et Frères du Scolasticat, du Juniorat et de notre Maison de Hull.

Le lendemain, on chanta, pour le repos de cette âme si chère, une Messe de *Requiem*, à l'Église de la Sainte-Famille. La communauté s'acquitta de son devoir fraternel, en récitant l'Office des Défunts, au retour de la dispersion, le 22 janvier 1919.

R. I. P.

IV. — R. P. Christophe Tissier, 1839-1926 (559) [1].

Il y a six ans, j'eus le bonheur de le rencontrer, pour la première fois. Il était grand, énergique, plein de vie, — comme un chêne séculaire, au printemps. Les jeunes l'aimaient, à cause de son allure décidée, de sa parole abondante et de son apostolique ardeur.

Un jour, l'élite de nos Missionnaires en herbe et bon nombre de vieux routiers évangéliques s'étaient réunis, dans la chapelle de Winterburn, pour célébrer son anniversaire de prêtrise. Lorsqu'il eut renfermé la Sainte Hostie dans le Tabernacle, après la Bénédiction du Très Saint Sacrement, il ne put s'empêcher de nous dire quelques mots :

(1) Nous devons cette *Notice* au R. P. Rodolphe SMIT (Utrecht), Professeur au Scolasticat d'Edmonton (Alberta), Canada.

— « Vous êtes venus me fêter », dit-il, « et vous avez bien fait. Vous avez voulu reconnaître en moi l'œuvre du Bon Dieu : je ne vous en blâme pas. Le Grand Maître de la Vigne m'avait destiné aux Missions. Ce qui le prouve évidemment, c'est le nom même qui me fut donné sur les fonts baptismaux. Je m'appelle Christophe. Peu d'entre vous, sans doute, connaissent la merveilleuse histoire de mon saint Patron. Je vais vous la conter : vous comprendrez, alors, que mon nom est un véritable appel d'En Haut, — une vocation.

Saint Christophe, après avoir été au service des rois de ce monde et du prince des ténèbres, voulut s'engager pour Jésus-Christ, le Dieu des forts.

Il marchait, jour et nuit, jetant aux passants son cri d'angoisse :

— « Jésus-Christ ! Où est Jésus-Christ ? »

— « Allez trouver cet ermite qui est là-bas », lui dit quelqu'un ; « il vous indiquera Jésus-Christ... »

— « Que faire pour voir Jésus-Christ ? » dit Christophe à l'ermite.

— « Il faut jeûner », répond l'ermite.

— « Jeûner ? » s'écrie Christophe, « j'en suis incapable. Indique-moi autre chose : je ne peux pas jeûner. »

L'ermite indique d'autres exercices de piété.

— « Impossible », répond Christophe ; « je suis incapable de tout cela. »

— « Écoute », reprend alors l'ermite ; « vois-tu, là-bas, ce fleuve dangereux ? Ceux qui essaient de le passer y laissent, souvent, leur vie. »

— « Je le vois », dit Christophe.

— « Eh ! bien », répond l'ermite : « installe-toi sur son bord ; ta taille énorme et ta force prodigieuse te serviront à transporter, d'une rive à l'autre, les voyageurs. Sois le serviteur de tout le monde, et tu verras le Roi Jésus-Christ. »

— « Oui », dit Christophe, « je peux faire ceci ; et je le ferai. »

Il s'établit sur le bord du fleuve, s'y bâtit une demeure lui-même, prit une perche pour bâton. Et, se soutenant dans l'eau à l'aide de sa perche, il transportait, d'une rive à l'autre, les voyageurs.

Ainsi se passa sa vie. Il était le serviteur de tout le monde...

Or, un jour qu'il se reposait dans sa demeure, il fut, tout à coup, réveillé par la voix d'un enfant qui criait :

— « Christophe, viens et porte-moi ! »

Il sortit, précipitamment, chercha et ne vit personne. Il rentra, et de nouveau la même voix se fit entendre :

— « Christophe, viens et porte-moi ! »

Fort étonné, Christophe se lève, sort encore, regarde et ne voit personne. Il rentre. Troisième appel de la même voix :

— « Christophe, viens et porte-moi ! »

Comme il était le serviteur de tout le monde, Christophe sort encore et cherche encore. Mais, cette fois, il trouve un enfant qui voulait passer le fleuve. Christophe prend l'enfant sur son épaule, et, se munissant de son bâton, entre dans le fleuve pour le traverser. Mais, tout à coup, l'enfant augmente de poids. L'eau du fleuve se soulève, et le poids de l'enfant augmente encore. Christophe avance ; mais, à chaque pas, le poids de l'enfant s'accroît toujours... Le géant est écrasé, hors d'haleine, presque submergé, car l'eau du fleuve se gonfle toujours. On dirait qu'on vient d'y jeter le monde et qu'il grossit en raison de la masse qu'il a reçue. Christophe va succomber. Enfin, par un suprême effort, il touche l'autre rive. Il dépose l'enfant et lui dit :

— « J'ai cru périr, et j'aurais eu le monde entier sur mes épaules que je n'aurais pas plus souffert. »

— « Christophe », répond l'Enfant, « tu as porté plus que le monde : tu as porté le Créateur du monde. Je suis le Roi Jésus-Christ ! »...

Cette histoire merveilleuse de son glorieux Patron, le Père Christophe Tissier l'a transcrite, avec complaisance, — une douzaine de fois, au moins — et il en fit le sujet favori d'innombrables sermons. Saint Christophe ne fut pas seulement, pour lui, un céleste protecteur ; il fut, encore, le modèle et l'idéal de sa vie...

En 1851, au mois de septembre, le Père Joseph Zabel, *O. M. I.*, prêchait une mission à Loudrefing, et, tous les matins, un petit garçon de douze ans lui servait la Messe. Or, un jour, après le Saint Sacrifice, le Missionnaire dit au jeune acolyte :

— « Quel est ton nom, mon cher enfant ? »

— « *Je m'appelle Christophe.* »

— « Christophe ? Mais c'est un bien joli nom ! Sais-tu ce qu'il signifie ? »

— « *Non, mon Père !* »

— « Eh bien, ce nom veut dire *Porte-Christ.* »

Le petit servant de l'autel se prosterna, pour faire son action de grâces après la Sainte Communion, et, à chaque battement de son cœur, il entendait comme un appel du ciel : « Porte-Christ, Porte-Christ ! »

Dès ce jour, il résolut d'être le colporteur de l'Évangile et de Jésus Eucharistie, et, s'il le fallait, jusqu'aux extrémités du monde.

Il ne refusa pas de jeûner, de prier, de se sanctifier et de porter Jésus-Christ d'abord en lui-même, afin de Le donner, plus abondamment, aux autres. Pendant soixante et deux ans, il fut le passeur des âmes, toujours fidèle à son humble devoir. Il sauva, des flots du paganisme et des tourbillons de l'immoralité, des milliers de cœurs faibles — qui, sans lui, auraient sombré dans les vagues amères du mal. Il arracha, aux perfides sirènes de la corruption, d'innombrables humains, entraînés vers les gouffres de l'enfer. Pendant toute une longue existence, il porta vaillamment le Christ. Il porta sa croix dans ses membres, il porta son amour dans son cœur, il porta sa divine parole sur ses lèvres, il porta son corps et son sang dans ses mains consacrées. Oui, ce vénérable Missionnaire — qui vient de traverser, avec Jésus-Christ, le fleuve dangereux de la vie — fut un Saint Christophe, un porte-Christ. Son histoire est très édifiante : laissez-moi vous la dire, tout simplement.

* * *

Le Père Christophe Tissier naquit, à Loudrefing (dans le Diocèse de Metz), le 3 mars 1839. Il fut baptisé, le même jour, dans l'église paroissiale du village.

Son père, Jean-Christophe Tissier, avait alors 35 ans. C'était un fier chrétien, d'une foi robuste et d'une charité proverbiale. Il gagnait péniblement son pain, comme charron ; mais il était fort considéré par ses compatriotes et fut, pendant plusieurs années, Maire de Loudrefing. Malgré ses multiples occupations, il trouvait, toujours, le temps d'accompagner les prêtres qui visitaient le village. Il était le bras droit de son curé, son vicaire laïc très discret, son paroissien modèle.

— « *Mon Père* », disait le Père Tissier, « *était un travailleur infatigable et un chef de famille exemplaire. Il était toujours au foyer. Quand nous étions petits, il allait voir ses vieux parents, le dimanche soir ; mais, quand*

nous fûmes grands, il se privait de cette distraction légitime, afin de ne pas nous donner un prétexte pour sortir la nuit. C'est lui qui présidait, chaque jour, les prières du matin et du soir. Les dimanches et jours de fête, il nous enseignait la vie des martyrs, l'histoire sainte et le catéchisme. »

Fidèle aux bons exemples de son père, qu'il aimait profondément, le Père TISSIER, comme l'attestent ses manuscrits, résuma, par écrit, la vie de presque tous les saints du calendrier.

Sa mère, Marie Ancheling, avait 28 ans, lorsqu'elle donna le jour à Christophe. C'était une chrétienne très pieuse et d'une exquise bonté.

— « *Elle trouvait toujours* », nous dit encore le Père TISSIER, « *sa plus douce consolation à secourir les pauvres et les nécessiteux. Elle partageait aimablement, avec eux, le peu de biens que le Bon* DIEU *lui avait confiés. Ce dont je lui serai éternellement reconnaissant, c'est de m'avoir inspiré, dès mon enfance, un ardent amour pour la Très Sainte Vierge, notre Mère du ciel.* »

C'est dans le cœur de sa bonne maman que le saint Missionnaire puisa cette immense affection, qui enveloppait toute la création, même les bêtes et les choses inanimées. Monseigneur Henri FARAUD, son grand ami, devait dire de lui, plus tard, qu'il n'avait qu'un défaut, — « c'était d'avoir un trop grand désir de plaire à tous et de vouloir être utile à tout le monde ».

Dès l'âge de six ans, le petit Christophe se délectait à servir la Sainte Messe. Il se prépara ainsi au grand jour de sa première Communion. A l'âge de douze ans, le 9 juin 1851, il reçut, pour la première fois, JÉSUS dans son cœur. Cette année fut marquée pour lui de grâces insignes.

Pendant l'automne, il y eut une mission à Loudrefing. L'enfant bouillant, aux ambitions idéales, qu'était alors Christophe TISSIER, hésitait, pour le choix de sa vie, entre deux carrières également héroïques : être prêtre ou soldat, servir DIEU ou la patrie. Au lendemain de la mission, sa mère lui demanda :

— « Eh bien ! qu'as-tu décidé ? » — « *Maman, je serai prêtre !* »

Le Curé de Loudrefing l'initia aux premiers éléments de la langue latine.

De 1852 à 1856, il suivit un cours classique, au Petit Séminaire de Fénétrange et le compléta, de 1857 à 1858, au Petit Séminaire de Pont-à-Mousson. Nous savons que, pendant cette époque importante de sa vie, il fut un excellent élève, très doué pour l'étude des langues et fort appliqué en toutes choses. Il fut toujours aussi d'une piété et d'une bonne volonté exemplaires.

Le bon Père nous confia, un jour, qu'en ses années de jeunesse il jouissait d'une jolie voix et aimait beaucoup la musique : il avait « une réelle passion pour le trombone à coulisses ». La nature préludait ainsi à la grâce, qui devait faire de lui le porte-voix de Dieu, le *tuba* Dei, parmi les nations païennes de l'Amérique. C'est encore pendant cette période de jeune enthousiasme qu'il voulut s'engager pour les Missions étrangères et qu'il fit, avec le consentement de son confesseur, le vœu de chasteté parfaite.

En 1859, le Père Tissier étudia la philosophie, au Grand Séminaire de Nancy. Il garda de cette institution un bon souvenir.

— « *Mes professeurs* », nous dit-il, « *étaient des savants et des saints. Mes confrères appartenaient à une élite intellectuelle et morale. Sur quarante-cinq élèves de notre cours, quinze se firent religieux missionnaires.* »

* * *

C'est pendant cette même année que Dieu l'appela, lui aussi, à une vie plus parfaite.

— « *Un jour* », raconte-t-il lui-même, « *après une promenade, j'allais rendre visite à Notre-Dame, dans la Chapelle des Révérends Pères Oblats, à Nancy. Il y avait là une belle image de la Vierge Immaculée, et j'aimais tant à m'agenouiller à ses pieds ! Après avoir prié, un instant, je levai les yeux et lus ces paroles :* Il m'a envoyé évangéliser les pauvres... Les pauvres sont évangélisés. *Je*

me sentis puissamment attiré vers cet idéal surnaturel ; un appel plus direct ne devait pas tarder. Peu de jours après, un de mes confrères me fit voir une image de la Vierge de Nancy : j'y lus une esquisse historique sur la Congrégation des Oblats de MARIE *Immaculée. Je regardai l'image, à plusieurs reprises, et il me sembla l'entendre parler clairement :* « Je veux que tu sois mon Oblat. » *Et, dès ce jour, je le fus.* »

Le Père TISSIER prit le saint habit, au Noviciat de Nancy, le 8 septembre 1860. Il fut initié aux principes de la vie religieuse par le Père Jean LAGIER. Cet Oblat, d'une science et d'une sainteté remarquables, formait admirablement ses jeunes frères. Aussi le Père TISSIER garda-t-il toujours, dans son cœur, des marques indélébiles de ses premiers jours de ferveur. Octogénaire, il édifiait encore les Frères scolastiques d'Edmonton, quand il se trouvait de passage parmi eux, par la plus impeccable régularité. Il ne manquait aucun exercice et, malgré son grand âge, assistait pieusement à la psalmodie de l'office divin.

En septembre 1861, il alla faire ses études théologiques, au Scolasticat de Montolivet. Effrayé par les sublimes perspectives du sacerdoce, il eut, quelque temps, la belle velléité de se faire Frère coadjuteur. Mais, sur le conseil de ses directeurs spirituels, il prononça ses vœux perpétuels, comme Scolastique oblat, le 17 février 1862, entre les mains du très Révérend Père Joseph FABRE — alors, Supérieur Général.

— « *Oblat de* MARIE *Immaculée* », écrivait-il à cette date : « *Oblat de* MARIE *Immaculée ! Voilà mon mot de passe, voilà mon titre de noblesse !* »

Le Père TISSIER fut un des derniers Scolastiques de Montolivet. Il fut tonsuré à Marseille, en juin 1862, par Monseigneur Cruice, et puis il partit pour la nouvelle Maison des Oblats à Autun.

C'est là qu'au mois de mai 1864 il fut ordonné prêtre, par Monseigneur Marguerye. Il marque lui-même cette date, d'une façon très laconique, dans son carnet d'éphémérides :

— « *Je suis prêtre pour l'éternité ! C'est le jour anniversaire de la mort de Monseigneur de* MAZENOD, *notre vénéré Fondateur !* »

Il est prêtre, mais il n'oublie pas qu'il est aussi Oblat de MARIE Immaculée. Comme en témoignent ses *Ordos*, conservés depuis l'année de sa prêtrise, il manqua bien rarement sa Sainte Messe ou son bréviaire : ce furent là les sources habituelles auxquelles il puisait la force surnaturelle d'accomplir toujours son devoir.

— « *Peu de temps après mon ordination* », nous dit-il, un jour, « *ma bonne mère fit une maladie très sérieuse. Je promis à la Très Sainte Vierge de demander mon obédience pour les Missions les plus pénibles, si* DIEU *rendait la santé à celle que j'aimais tant. Mes prières furent exaucées : ma mère guérit, et le T. R. P.* FABRE *me permit de tenir ma promesse. Mes vieux parents firent, courageusement, leur sacrifice ; et je partis pour le Grand Ouest canadien.* »

Tandis que j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux la première lettre d'obédience du Père TISSIER. Il resta fidèle à cet ordre du ciel, jusqu'à la mort. Pendant soixante-deux ans de vie apostolique dans l'Amérique du Nord, il ne voulut jamais revoir le pays natal.

— « Dès que je fus nommé Vicaire des Missions », nous dit le Père Henri GRANDIN, « j'offris au Père TISSIER de retourner en Alsace-Lorraine, pour y visiter les siens ; il y avait alors quarante ans qu'il ne les avait vus. Il refusa net, en me disant :

— « *Je ferai plus de bien aux miens en travaillant, dans mes Missions, au salut des âmes et en me sacrifiant pour eux, qu'en leur rendant une visite qui nécessiterait l'abandon de mes ouailles pour plus de six mois !...* »

* * *

Le Père TISSIER avait débarqué, à Québec, en octobre 1864.

Peu après son arrivée, il fut envoyé à la Mission de la Rivière au Désert, — aujourd'hui, Maniwaki — pour y travailler sous les ordres du Père Jean DÉLÉAGE, *O. M. I.* Il s'y livra tout entier aux âmes. L'exemple

de son Supérieur l'initiait à tous les métiers d'un Missionnaire des pauvres. Le grand apôtre et fondateur de Maniwaki parlait huit langues, construisait des maisons, bâtissait des églises, installait des scies mécaniques, défrichait des terres neuves, ouvrait des routes dans les forêts immenses, fondait des villes, soignait les malades, prêchait, confessait et se donnait tout à tous, sans mesure. Quel rude entraînement, pour le Père TISSIER, que de servir sous un chef de cette trempe !

Au début de 1865, il accompagna le Père Louis REBOUL, *O. M. I.*, dans les chantiers. Nouvelle leçon d'énergie ! Puis, le Père Léonard BAVEUX se trouvant malade à Montréal, le Père TISSIER le remplaça, durant plusieurs mois, au Sault-Saint-Louis, chez les Iroquois de Caughnawaga. Il y fut, tour à tour, maître d'école, catéchiste et maître de chapelle.

Enfin, dès que le Saint-Laurent fut libre, le Père TISSIER partit pour les Missions de la Rivière Rouge. Ce voyage périlleux et difficile durait, souvent, plusieurs mois. Le novice de l'apostolat prenait, durant ce long trajet, maintes leçons d'endurance. Il devait affronter, sur l'eau, les chutes profondes, les remous dangereux, les tempêtes fréquentes ; il lui fallait endurer, sur terre, les piqûres des maringouins, des brûlots et des taons, les incendies immenses des forêts, le pataugeage dans la boue gluante des marais, les marches exténuantes sous bois à la recherche d'un chemin ; il avait à surmonter la faim, la soif, les fatigues sans nombre. Nous ne décrirons pas cette odyssée du jeune Missionnaire : elle fut semblable à celle de tous les autres Missionnaires du Grand Nord, et elle a été décrite par des plumes d'artistes, dont les ouvrages sont entre toutes les mains.

Le Père TISSIER arriva à Saint-Boniface, avec Monseigneur FARAUD et les Pères Victor GÉNIN et Hippolyte LEDUC, le 24 mai 1865. Après avoir passé trois semaines dans l'intimité de Monseigneur Alexandre TACHÉ et de ses confrères Oblats, il repartit, avec le Vicaire Apostolique d'Athabaska-Mackenzie, et gagna l'Ile-à-la-Crosse, ~~vers la fin~~ de juillet de cette même année.

le 25 ?

A l'Île à la Crosse

~~Au Portage la Loche~~, il fit connaissance avec le saint Évêque de Saint-Albert, Monseigneur Vital GRANDIN. Ce fut, pour lui, une rencontre inoubliable.

Monseigneur FARAUD envoya le Père TISSIER dans le district de la Rivière la Paix, avec l'ordre de fonder une Mission au Fort Dunvegan.

Il consacra les années 1866 et 1867 à s'initier aux travaux ardus des pionniers missionnaires, — il étudia la langue des Cris, des Castors et des Montagnais, — il s'endurcit aux longues marches en raquettes — et s'instruisit de l'expérience des vétérans de l'apostolat chez les Indiens. Il visita, successivement, le Grand Lac des Esclaves, le Petit Lac des Esclaves et toute la région de la Rivière la Paix.

En 1867, comme tous les évêques de l'Ouest étaient partis pour le Chapitre Général des Oblats, ce furent les Pères EYNARD et TISSIER qui assistèrent Monseigneur FARAUD dans la consécration épiscopale de Monseigneur Isidore CLUT. C'est pendant l'automne de cette même année que le Père TISSIER s'établit, définitivement, à Dunvegan, pour y fonder la Mission Saint-Charles. De là, il rayonna dans les postes environnants du Fort Vermillon, du Fort Saint-Jean, du Portage Hudson's Hope, de Pouce Coupé, de la Grande Prairie et de Spirit River. Cet immense pays, étendu comme la France, était d'un accès très difficile et exigeait de son apôtre un corps robuste, rompu à toutes les fatigues, et une âme trempée, prête à surmonter tous les découragements.

— « Sa résidence », écrit Mgr GROUARD, « se composait d'une maison de trente-cinq pieds sur vingt-cinq : elle était construite en troncs d'arbres équarris. Il avait pris dix pieds, sur la longueur, pour en faire un petit sanctuaire de huit pieds de large, fermé par des rideaux d'indienne. De chaque côté, une pauvre chambrette. Un plancher bas, surmonté d'un toit de perches et d'écorces d'épinette. »

Il s'occupa de suite, très activement, de l'évangélisation de ses nouvelles ouailles, car ce fut la devise de sa vie : « Les âmes d'abord ! » Ce n'était pas tâche aisée. Le Père FARAUD, qui fut le premier Oblat à visiter les Castors, écrivait, en 1860, à Monseigneur TACHÉ :

x Il jette ces noms dans un tas, sans avoir la moindre idée du sujet.

— « Les Castors m'avaient fait demander, à maintes reprises. Ils disaient mourir de chagrin d'être, sans cesse, privés de la présence d'un prêtre, qui devait les instruire et leur ouvrir la porte du ciel. Je m'étais donc figuré qu'il n'y avait qu'à se présenter et que tout serait fait. Il en a été, certes, bien autrement. Le Castor a un caractère double et lâche. Dès la première semaine, — il faut leur rendre justice — ils se sont montrés zélés pour apprendre leurs prières ; mais cela ne les empêchait pas de jouer à la main (la *morra* indienne) et de faire de la sorcellerie, toute la nuit. Je les avertis d'apporter leurs enfants au baptême. Ils me répondirent qu'ils ne le voulaient point, parce que, leurs enfants une fois baptisés, ils ne pourraient plus faire de « médecine » sur eux et qu'ils mourraient tous. Ainsi, voilà une tribu entière qui dit vouloir être chrétienne et qui refuse de passer par la porte du Christianisme — le baptême. L'œuvre de la conversion de ce peuple sera donc un long travail. Que de tristes nuits cette pensée m'a apportées ! Les Castors sont si peu nombreux, leur bonne volonté est si faible, nos ressources sont si bornées ! Pourrons-nous jamais nous fixer parmi eux ? Ne faudra-t-il pas abandonner cette tribu à son sens réprouvé ? »

Le Père Tissier leur consacra toute sa jeunesse, son zèle et sa santé. Il combattit avec énergie tous leurs vices, par la parole et, bien plus encore, par ses prières et ses mortifications héroïques.

Il passa, à Dunvegan, treize ans dans l'isolement le plus complet. Pendant ce laps de temps, il vit le Père Dominique Collignon, trois fois, et le Père Albert Lacombe, une fois ; et ce furent de courtes visites de charité fraternelle. Il fut jusqu'à cinq années consécutives sans trouver le moyen de se confesser.

En 1877, on lui envoya le Frère Thouminet, un ancien soldat et un religieux modèle, d'une ponctualité et d'une vaillance toute militaire. Le Père Tissier l'aimait profondément. Mais il ne devait pas jouir longtemps de ce cher compagnon. En 1880, le Frère se noya, dans une anse de la Rivière la Paix, en cherchant un instrument qu'il croyait y avoir perdu. Le pauvre cœur du Missionnaire souffrit de ce deuil, pendant toute sa vie.

De 1880 à 1881, le Père François Le Doussal fut le coadjuteur du Père Tissier, à Saint-Charles de Dunvegan. Il y supporta bien des privations.

— « Ici », écrivait-il, « c'est l'étable de Bethléem. J'ai vu le Fort Providence, le Grand Lac des Esclaves, le Lac Athabaska

et le Fort Vermillon. Rien n'approche du dénuement que j'ai trouvé à Dunvegan. »

Et, pourtant, le Père TISSIER avait fait plus que le possible pour rendre cette Mission prospère. Dès son arrivée, il défricha la terre, autour de sa maisonnette, et y sema de l'orge, avec quelques grains de blé — trouvés, par hasard, dans la ration de thé destinée à la Mission. Sa première récolte fut pleine de promesses et fit déjà prévoir la merveilleuse fécondité de cet immense pays — qui produit, aujourd'hui, le meilleur blé de l'Ouest canadien. Plus tard, il cultiva, dans son jardin, toutes sortes de légumes — qui y venaient, admirablement, grâce au climat plutôt tempéré de ces régions.

— « Il avait même entrepris de former un troupeau », nous dit Mgr GROUARD. « Des Américains avaient traversé les Montagnes Rocheuses, remontant la Rivière Fraser, et, après un portage au Lac Mac-Leod, étaient arrivés, par une des branches de la Rivière la Paix, à Dunvegan, où ils faisaient une concurrence acharnée à la Compagnie de la Baie d'Hudson. Bien plus généreux envers le Père que le bourgeois du Fort, ils lui amenèrent une ou deux vaches, puis un taureau. »

Inutile d'ajouter que le Père TISSIER sut bien tirer parti de cette bonne aubaine. Il avait, en outre, plusieurs chevaux, comme l'atteste un registre où sont décrites, minutieusement, les couleurs de leur robe, la hauteur de leur taille, leur origine, leur race et leur valeur. Pour afficher son indifférence en matière politique, il les avait baptisés de noms royalistes, impérialistes et républicains.

Cependant, malgré l'opulence relative dont il s'était environné, avec une ingéniosité et un labeur continuel, le Père TISSIER fut toujours le plus dépouillé des hommes. Toute sa vie, il pratiqua cette parole évangélique : *Melius est dare quam accipere.* Il ne demanda jamais rien et donna toujours. Il distribua les légumes de son jardin, la viande de son bétail et même ses beaux chevaux aux Indiens pauvres, tandis qu'il vivait lui-même dans le plus entier dénuement. Aussi le Révérend Père DUCHAUSSOIS écrit-il avec raison qu'à la Mission de Dunvegan, ce « fut la misère en permanence. »

Le Révérend Père Auguste HUSSON, *O. M. I.*, son digne émule et successeur, nous écrit :

— « La vertu la plus caractéristique du P. TISSIER, dans ses Missions de la Rivière la Paix, était, certainement, une excessive bonté et une charité sans limites pour tous les pauvres sauvages. A ma connaissance, personne ne s'est jamais adressé à lui en vain. Il n'y a pas de doute qu'il n'ait, souvent, manqué du strict nécessaire, après s'être dépouillé pour aider ceux qu'il savait dans le besoin. Durant les quinze ans qu'il passa dans cette région, il n'a jamais couché dans un lit : le soir, il étendait, sur le plancher de sa pauvre maison, une misérable peau de buffle, se roulait ensuite dans ses couvertures et se contentait, pour oreiller, de trois billes de bois qui devaient lui servir pour allumer son feu, le lendemain. »

Un voyageur — qui rencontra les Pères RÉMAS et TISSIER, vers cette époque, — donna, à cause d'eux, ce beau témoignage à notre chère Congrégation :

— « La Société, qui fournit les territoires du Nord-Ouest canadien de Missionnaires catholiques romains, est un corps extraordinaire et mérite, en passant, un tribut de respect et d'admiration pour l'esprit de sacrifice, le zèle, l'immolation personnelle et le courage avec lesquels chacun de ses membres — depuis ses évêques jusqu'aux plus humbles de ses frères convers — poursuit l'œuvre de l'évangélisation. Ils sont soumis à un vœu de pauvreté, et ils l'observent certainement à la perfection, car ils ne possèdent que les habits dont ils sont vêtus (1). »

* * *

A ces privations volontaires du saint Missionnaire s'ajoutaient les épreuves sans nombre que le Bon DIEU lui envoyait. Le Père TISSIER n'en parla guère.

— « Il préféra », nous dit le Révérend Père DUCHAUSSOIS, *O. M. I.*, « ensevelir, dans le silence de son âme et la mémoire de DIEU, ses souffrances avec ses mérites. L'une de ses épreuves, toutefois, est parvenue à la connaissance de plusieurs. Il nous a permis de la raconter, après nous l'avoir lui-même redite.

— L'hiver 1870-1871 fut universellement rigoureux, en Amérique comme en Europe. Mais le froid, éprouvé par les soldats de

(1) Cfr. Charles Horetzky : *Canada on the Pacific.*

la Guerre franco-prussienne eût encore semblé un printemps auprès de celui de notre Extrême-Nord. Quelques jours avant le 25 décembre 1870, le P. TISSIER, qui manquait de vin de messe depuis des semaines, voulut échapper à la douleur de passer la fête de Noël avec les sauvages, sans pouvoir leur célébrer les Saints Mystères, et se mit en route pour prendre son approvisionnement bisannuel, laissé en panne, ainsi qu'il en arrivait presque toujours, sur un rivage de la Rivière la Paix. Cette fois, c'est à 600 kilomètres (400 milles) en deçà de Dunvegan, à la Pointe Carcajou, que le convoi de ravitaillement avait rencontré les glaces et abandonné le transport.

Deux chiens tiraient du collier le traîneau, que le Père poussait avec un bâton. Un employé de la Compagnie et son équipage allaient, du même pas, chercher les effets des commerçants, mêlés à ceux de la Mission. Le voyage se fit en douze jours, sans incidents notables.

En déblayant la cache, le compagnon du Missionnaire lui écrasa l'orteil par mégarde, avec une pièce de bois. Le blessé eut à marcher, quand même, en poussant son traîneau chargé. Par malheur, une fausse glace se rencontra, formée sur la vieille, à la suite d'une vague de vent chinouk, et céda sous le poids : les voyageurs tombèrent à l'eau. Les pieds du Père se gelèrent. Il restait trois jours de marche, pour rejoindre le premier campement de Cris que l'on connût, au confluent de la Rivière Bataille et de la Rivière la Paix.

Ces Indiens, bons catholiques, accueillirent cordialement le Missionnaire. L'orteil meurtri était bleu, et la chair des autres commençait à se décomposer. Le Père voulut couper le tout ; mais les sauvages l'en empêchèrent.

— « Si tu fais cela avec nos mauvais couteaux, tu es un homme mort », lui disent-ils. « Nous n'avons rien pour guérir la plaie qui en résulterait, et, bientôt, le poison monterait dans ton corps. Laisse-nous te soigner, comme nous l'entendrons. »

Ce disant, ils détachaient la sous-écorce d'un sapin rouge pour la faire bouillir. Par les lavages et les compresses répétés de cette décoction, ils lui sauvèrent les pieds et, probablement, la vie.

Réduit à l'impuissance de se tenir debout, pour plusieurs mois, le Père congédia l'engagé de la Compagnie, qui s'offrait à l'assister, et s'installa avec les Cris, dans une tente de famille, à la place que ses infirmiers lui assignèrent, sur la peau de bête commune

Il n'était pas là depuis trois semaines que la famine arriva. Les orignaux fuyaient, et les lièvres avaient déserté le pays. Pas une bouchée de réserve dans le camp. Les provisions amenées de la Pointe Carcajou et destinées à soutenir le Missionnaire, pendant deux ans, y passèrent d'abord, puis tout ce qui pouvait se manger des peaux et des vêtements. Les plus faibles râlaient autour des foyers, que les plus résistants pouvaient à peine entretenir encore. Une femme en vint à l'extrémité. Le prêtre

lui donna, de son grabat, l'absolution suprême et la prépara à paraître devant Dieu. Il n'avait guère la force d'articuler les prières plus que l'agonisante elle-même.

— « Père », dirent les Indiens, « quand elle sera morte, nous permettras-tu de la manger ? »

— « Oui », répondit-il.

En lui-même, il ne put se défendre de penser : — « Aurai-je le courage d'en refuser ma part ? »

Mais cette résolution de désespoir — que comprendront tous ceux qui ont eu faim — n'eut pas à s'accomplir. La Providence entendit les supplications de ses enfants. Le même jour, au moment où les derniers chasseurs, qui avaient pu encore avancer dans le bois, se couchaient pour attendre la mort, ils entendirent une lointaine détonation. Ils rampèrent dans la direction, en tirant eux-mêmes des coups de fusil. Les hôtes invisibles de la forêt répondirent, enfin, et s'approchèrent. O bonheur ! C'était un groupe de Cris, qui venaient d'abattre quatre orignaux. L'abondance embrassait la misère.

— « Le Père est avec nous. Il est malade : il se meurt là-bas, » dirent aussitôt les affamés !

— « Le Père ! Allons vite le chercher et, avec lui, vos femmes, vos enfants, vos vieillards ! »

Les secours furent, promptement, portés à la Rivière Bataille, et tous les faméliques conduits à même les dépouilles de la chasse.

Remis sur pieds, le Missionnaire put reprendre la raquette... Il arriva au Fort Dunvegan, le Samedi Saint (1). »

De ces journées d'héroïques souffrances le journal intime du Père Tissier ne dit presque rien. A la date du 17 février 1871, anniversaire de son Oblation, il note, simplement, ces pensées glanées dans ses lectures :

— « *Portez votre croix et apprenez à souffrir : en l'apprenant, on apprend tout.* » — « *La souffrance, épuration des justes, est un sillon que les âmes saintes et bénies doivent féconder de leurs larmes et, souvent, de leur sang...* »

Il faudrait mentionner ici encore, à côté de ces épisodes propres à la vie du Père Tissier, ces croix quotidiennes communes à tous les apôtres du Nord. Il faudrait vous décrire le terrible mal de raquette, la marche pénible dans les fourrés impénétrables des bois, les courses sanglantes en mocassins sur les grèves pierreuses des fleuves,

(1) Cfr. *Aux Glaces Polaires — Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre Duchaussois, 33e mille (Paris, 1922), pp. 285-287 : *Les Castors.*

la poussée exténuante des traîneaux, les portages autour des chutes écumantes, les voyages en barge à travers les rapides, les chevauchées sans fin sur des bêtes capricieuses, les interminables trajets sur les charrettes à bœufs, etc. Puis, ajoutez, à toutes ces fatigues, les dangers sans nombre qui les accompagnent, la furie des flots, la tempête de neige, le feu des forêts, la férocité des animaux sauvages, la faim, la soif, la maladie, la mort.

Toutes ces immolations ne furent pas vaines, si l'on en juge par les progrès de la Foi dans ces régions inhospitalières de la Rivière la Paix. Sans doute, celui qui sema, dans les larmes, la parole de DIEU n'en a pas cueilli lui-même les fruits ; mais ses successeurs n'eurent pas assez de bras pour mettre en gerbes la moisson blanche. C'est par milliers qu'il faudrait compter les âmes qu'il arracha aux semeurs d'ivraie, aux vices du jeu, de l'ivrognerie et de la sorcellerie. Parmi les rares anciens de ces réserves indiennes qui vivaient encore, il y a quelques années, le nom du Père TISSIER éveillait toujours des souvenirs d'héroïque charité et de générosité sans bornes.

En 1882, les finances de Saint-Charles étaient loin d'être brillantes. Par suite d'un malentendu, ses quatre chiens de trait furent vendus ; et le pauvre Missionnaire dut s'atteler lui-même au traîneau, pour transporter le foin nécessaire à l'entretien du bétail de la Mission.

* * *

Ce rude travail, répété chaque jour, épuisa sa robuste santé, si bien qu'en 1883 Monseigneur GROUARD et le Père HUSSON durent venir prendre sa place.

— « Aussitôt arrivé », écrit Monseigneur GROUARD, « je fis savoir au Père TISSIER que je venais le relever de sa charge et que Monseigneur FARAUD le rappelait, afin de lui procurer les soins que réclamait son état. Le cher Père me prit dans sa cellule et me découvrit son infirmité. Un cri s'échappa de ma poitrine, des larmes jaillirent de mes yeux. Il souffrait d'une hernie inguinale

de la grosseur de ma tête. Malgré cela, il vaquait encore à certains travaux et prenait soin de l'étable où il avait pu loger quelque bétail. »

Le cher malade partit, dès le lendemain, conduit par le Révérend Père François Le Serrec, qui le coucha dans sa traîne. Arrivé au Petit Lac des Esclaves, il dut y attendre le printemps. Le dégel ne lui permettait pas d'aller plus loin. Son état empirant encore, il dut se reposer, pendant plusieurs mois, au Lac la Biche.

Arrivé à Saint-Albert, il faillit mourir ; mais son heure n'était pas venue. Il se reposa, quelque temps, à la Mission de Notre-Dame de Lourdes (aujourd'hui, Lamoureux) et ne put s'en aller à Saint-Boniface qu'au mois d'avril 1884.

Le Père Hippolyte Leduc, Procureur des Missions de l'Ouest, l'accompagna. Les deux voyageurs bravèrent la Rivière Saskatchewan, à Edmonton, le 21 avril, et arrivèrent, le lendemain, chez les Cris des Buttes la Paix.

Une effroyable tempête les y surprit, un vent glacial les traversa, de part en part, et les aveugla en soulevant des tourbillons immenses de neige fine et dure. Les chevaux, harassés de fatigue, s'arrêtèrent ; et les deux Missionnaires durent mendier l'hospitalité auprès du chef Indien de la place.

Mais, malgré le froid et les douleurs intenses du Père Tissier, ils durent poursuivre leur route. Après avoir offert le Saint Sacrifice de la Messe, dans la tente de leur hôte, les deux Pères repartirent, sous la conduite du bon Frère Bosne. Lentement, péniblement, à travers la neige épaisse et fondante, au milieu des giboulées et des poudreries folles, ils atteignirent la Ville de Calgary, après cinq jours de peine. Le Père Tissier était à bout de forces, mais le plus dur était fait.

Il prit le train pour Winnipeg. Son étonnement fut grand, en y arrivant, de se retrouver au milieu de la civilisation. Depuis vingt ans, il n'avait vu ni chemin de fer, ni ville, ni village. Il traversa, confortablement installé dans un char-dortoir, un pays naguère complè-

tement désert et qu'il fallait parcourir, à petites journées, sur des charrettes lentement traînées par des bœufs. En trois jours, il franchit une distance qu'on parcourait jadis en trois mois.

Monseigneur TACHÉ reçut les voyageurs, selon leur propre expression, « *comme le plus affectueux des pères reçoit des enfants bien-aimés qu'il n'a pas vus depuis longtemps.* »

Le Père TISSIER trouva, sous le toit hospitalier de l'Archevêque de Saint-Boniface, tous les soins que son état réclamait. Il y fut tellement choyé et gâté qu'il voua au saint prélat une affection sans bornes. Pendant les six années que j'ai connu le Père TISSIER, je ne l'ai jamais rencontré sans qu'il me parlât de Monseigneur TACHÉ. Et, quand je le voyais plusieurs fois le même jour, il ne cessait de me redire, sans répit, que l'Archevêque de Saint-Boniface était un saint et qu'il n'y avait pas d'homme meilleur en ce monde. Dans les derniers jours de sa longue vie, les noms de Monseigneur TACHÉ et de Monseigneur FARAUD étaient les seuls qu'il aimât à prononcer avec une dévotion et une tendresse touchantes. Le Père TISSIER demeura, dans la Métropole de l'Ouest, pendant dix-huit mois. Tout en se soignant, il aidait à Monseigneur l'Archevêque pour les travaux de bureau.

* * *

Il ne put retourner dans le Diocèse de Saint-Albert qu'en juillet 1885. Aussitôt revenu, il se remit à son ouvrage avec son ardeur habituelle.

Puis, en 1886, nous le voyons au Lac Sainte-Anne, avec le Révérend Père Zéphyrin LIZÉE, — prêchant, confessant, catéchisant les Métis et les Cris de cette Mission et des environs.

De 1887 à 1892, le Père TISSIER fut chargé d'organiser une réserve, située à neuf milles d'Edmonton, — sur un territoire fameux, autrefois, pour la chasse. Les indigènes de cette région étaient des Assiniboines de la Tribu des Sioux. L'établissement définitif de cette Mission fut

entourée de difficultés sans nombre. Le Missionnaire en charge était, en même temps, maître d'école, manœuvre, charpentier, fermier, médecin, etc., etc.... S'il n'avait eu que la Mission de la Prairie Assiniboine, il s'en serait tiré, avec succès, car il était dur à la peine ; mais, il devait visiter, en même temps, les Missions de Saint-Alexis, au Lac Sainte-Anne, et de Wabamun ; aussi ne put-il faire l'école régulièrement. Il enseignait dans un réduit misérable, ouvert à tous les vents, et qu'il était impossible de chauffer, sans étouffer.

L'année suivante, le vaillant Missionnaire bâtit une petite chapelle et engagea un homme pour l'instruction de la jeunesse indienne de la réserve. La pauvreté et l'isolement chassèrent, bientôt, ce nouveau coadjuteur ; et le Père continua, seul, sa difficile entreprise.

Après avoir été quelque temps à Saint-Albert et au Lac la Biche, le Père Tissier fut nommé Supérieur de cette dernière Mission, pour le triennat de 1893–1896. Il se consacra, entièrement, à l'accomplissement de ses nouveaux devoirs. Supérieur modèle, il prêcha, surtout, par l'exemple. Il s'occupa, consciencieusement, de la direction matérielle de la Mission et de l'École-pensionnat des Sœurs Grises, ainsi que des intérêts spirituels des métis et des blancs de la place.

En 1896, le Père Tissier fut chargé des Communautés religieuses de Saint-Albert et d'Edmonton.

L'année suivante, il fut, de nouveau, placé à la tête de la Mission du Lac la Biche, jusqu'en 1902. Ce furent des années de souffrance morale et de lourde responsabilité. Les Sœurs Grises, sur un ordre du Département des Affaires Indiennes, durent émigrer au Lac la Selle. Les bâtisses de leur Mission et les baraquements du grand dépôt des Missions du Nord tombèrent en ruines. Les scies mécaniques, qui permettaient à des centaines d'habitants du village de gagner leur pain quotidien, furent transportées à Saint-Paul des Métis. Toute la population de la vieille Mission, autrefois relativement prospère, protesta et se révolta, jetant le blâme sur l'autorité constituée. Pendant cette période d'épreuves,

le Père TISSIER se laissa crucifier pour le salut des âmes. Dans le bréviaire dont il s'est servi à cette époque, il écrivait ces paroles de Sainte Thérèse :

— « *Que rien ne t'inquiète ! Que rien ne t'épouvante ! Tout passe.* DIEU *ne change pas. La patience obtient tout. A qui possède* DIEU *rien ne manque.* DIEU *seul, et c'est assez !* »

Après ces deux triennats de pénible travail, le Père TISSIER fit du ministère parmi les Cris et les Métis de Saint-Albert et des environs.

Ce n'est qu'à la fin de 1903 qu'il retourna dans sa chère Mission de la Prairie Assiniboine (aujourd'hui, Winterburn). On le chargea, en même temps, de la Mission de Saint-Joseph, à Spruce Grove, habitée par des Canadiens-Français, des catholiques de langue anglaise et des Allemands. Il était le seul homme capable d'occuper dignement ce poste, puisqu'il parlait parfaitement le français, l'anglais, l'allemand et le cris.

Après une courte absence d'une année, passée au Lac d'Oignon, le Père TISSIER s'établit, définitivement, à Winterburn, en 1907, et y resta jusqu'en 1923.

* * *

Lui qui fut, toute sa vie, un bourreau pour son corps eut, enfin, l'occasion de satisfaire, pleinement, son besoin de souffrir.

Il logea, d'abord, dans un grenier, au-dessus de sa chapelle, puis dans une mansarde, construite avec des sapins grossièrement équarris et dont les jointures étaient bouchées avec du mortier et de la terre glaise. Volontairement, sans qu'aucune infirmité l'y obligeât, il ne dormit jamais dans son lit, ne donnant au sommeil que le temps strictement nécessaire — quatre ou cinq heures. Il prenait ce repos obligatoire dans une chaise à bras ou sur un peu de paille, dans une excavation à même le sol, sous le plancher de son gîte. Il passait une grande partie de ses nuits à lire la vie des saints, qu'il avait copiée, et à méditer les sermons des retraites pasto-

rales qu'il avait soigneusement résumés, depuis la première année de sa prêtrise jusqu'en 1922. Il disait encore, pendant ses veillées, d'innombrables chapelets et écrivait son journal ou des lettres d'édification.

En été, il se levait à quatre heures, consacrait deux heures aux travaux manuels, puis se rendait à la chapelle, pour la prière du matin, la méditation et la Sainte Messe. A moins d'être en empêché par ses devoirs de ministère, il récitait toujours son bréviaire aux heures canoniques et faisait tous ses autres exercices de piété avec une régularité de novice.

Il se nourrissait de la façon la plus simple. Dans les dernières années de sa vie, surtout, il se fiait à la bonne Providence, pour lui procurer ses repas quotidiens. Quand ses paroissiens lui apportaient de la viande ou des légumes, il en mangeait ; mais, le plus souvent, les meilleurs morceaux de ces aumônes allaient aux pauvres, aux malades, aux mendiants. Maintes fois, ses confrères en religion le surprirent à déjeuner de quelques grains d'avoine ou de blé, crus et seulement détrempés dans un peu de lait ou d'eau chaude. Pour son dîner, on l'a vu se contenter de quelques galettes indiennes, assaisonnées d'une poignée de myrtilles, de fraises des bois ou de framboises sauvages.

Le Père Tissier ne se vantait point de ces mortifications. Rares sont ceux qui ont pu s'en apercevoir. Rentré en communauté, à Saint-Albert ou à Edmonton, il faisait comme tout le monde, mangeait à la table commune, avec un brillant appétit, et reposait dans la confortable couchette qu'on mettait a sà disposition.

Pendant l'été, le bon Père Henri Grandin, Vicaire des Missions (et Provincial de l'Alberta-Saskatchewan, depuis 1905), lui apportait régulièrement des provisions de bouche, afin de le forcer à tempérer son jeûne habituel. L'Économe provincial le pourvoyait aussi, généreusement, d'argent, d'habits et de nourriture. Si le Père Tissier vivait misérablement, c'est parce qu'il le voulait bien .

Comme à Dunvegan, il continua d'aimer, avec passion,

l'agriculture et l'élevage. Il défricha lui-même une grande partie des terres que le Gouvernement canadien lui avait octroyées pour reconnaître ses bons services. Il abattait les arbres, arrachait les souches, labourait, hersait, bêchait, semait et récoltait. Je l'ai vu, bien qu'octogénaire et affligé d'infirmités très pénibles, arracher à genoux les folles herbes de son jardin. A l'âge de quatre-vingt-deux ans, il fit un si violent effort qu'il se démit une épaule ; mais sa constitution de fer eut vite raison du mal, et, peu de semaines après, il reprit son travail de plus belle. Il avait recueilli, pendant sa longue vie, une collection inépuisable de recettes, de procédés, de petits secrets, pour obtenir le meilleur blé, les plus grasses avoines ou les plus beaux légumes. Il avait compulsé un traité fort complet sur l'élevage des vaches, des chevaux et des animaux de basse-cour... Le Père Tissier fut un modèle de Missionnaire pionnier, capable d'initier les Indiens à la vie agricole par ses conseils et ses exemples.

Jamais, cependant, il ne préféra ses occupations matérielles à ses devoirs de prêtre. Il semait, à pleines mains, son blé, son froment et ses avoines ; mais, le dimanche et les jours de fête, il jetait abondamment, dans les cœurs de ses ouailles, la divine semence de l'Évangile. Il aimait à prêcher. Et plus d'un prétend qu'il céda parfois, sur la fin de sa vie, à ce que l'on est convenu d'appeler, entre ecclésiastiques, « la concupiscence de la chaire ». Il avait une facilité d'élocution étonnante. Il parlait le cris, l'anglais, le français et l'allemand avec une égale faconde. Il n'apprenait pas ses instructions par cœur, mais se contentait d'un schéma logique et se fiait, pour la forme de son discours, à son vocabulaire polyglotte prodigieux. Ses sermons étaient toujours marqués au coin d'une simplicité et d'un bon sens irréprochables. Les sources de sa doctrine étaient l'Évangile de Notre-Seigneur, la vie des saints et l'observation journalière de ses fidèles.

Je me souviendrai, longtemps, d'une instruction très enthousiaste que le zélé apôtre nous donna, lors d'une

excursion de la Communauté du Scolasticat d'Edmonton à sa Mission de Winterburn. Il nous parla de Saint Christophe, son grand Patron et son céleste modèle, et nous raconta comment il fut, à son exemple, un porte-Christ et un passeur d'âmes. Il nous exhorta, avec feu, à plier nos esprits et nos cœurs aux saintes disciplines, afin d'acquérir la surnaturelle énergie nécessaire pour sauver les pauvres humains des flots amers du mal. Ce fut beau et touchant, pour nous les jeunes, d'entendre notre aîné commenter, avec un amour exubérant, la sublime devise des Oblats de MARIE Immaculée : *Evangelizare pauperibus misit me.* Personne, mieux que le Père TISSIER, n'avait vécu ce conseil de notre Divin Sauveur ; son humble demeure, ses modestes vêtements, sa vie de dénuement et toute l'ambiance l'attestaient. Ce ne fut pas une leçon de mots, mais une leçon de choses !...

Pendant ses premières années d'apostolat, le Père TISSIER fut obligé de mener une vie d'ermite. Ce devoir austère, cette nécessité pénible devint pour lui une seconde nature, un besoin impérieux. Très expansif et très communicatif, le saint religieux avait fini par aimer la solitude et le silence, à tel point qu'il détestait les visites inutiles et les conversations oiseuses.

Un jour, le bon Père Henri GRANDIN lui envoya, pendant l'été, plusieurs Frères scolastiques, qui devaient lui tenir compagnie et l'aider à cultiver son jardin. Aussitôt que le Père TISSIER eut vent de la chose, il déguerpit et se cacha dans les bois. Les Frères durent abandonner leur charitable entreprise et réintégrer leur Maison de vacances, à Saint-Albert, sans avoir pu découvrir la cachette du farouche solitaire.

Doué d'une volonté énergique, il s'était brisé à toutes les pénibles nécessités du ministère des âmes. Lors de son jubilé de vie religieuse, le 17 février 1922, il devait se rendre au Scolasticat d'Edmonton, afin d'y être fêté dignement par toute la jeunesse apostolique des Oblats de l'Ouest. Mais, au moment du départ, un des Indiens de la Réserve de Winterburn vint le demander pour un office de ministère. Le Père n'hésita point ; au lieu de

prendre l'automobile qui devait l'amener aux fêtes, il monta dans le traîneau qui allait le conduire là où le réclamait son devoir.

* * *

Cependant, le Père TISSIER n'avait pas fini de souffrir. Le Bon DIEU, qui éprouve ses élus pour augmenter leur gloire, lui réservait une croix très lourde, sur la fin de ses jours.

Le 23 juin 1923, le Révérend Père François BLANCHIN, Provincial d'Alberta-Saskatchewan, dut retirer le vétéran de sa chère Mission de Winterburn et le confier aux soins dévoués des Révérendes Sœurs Grises de l'Hôpital Général d'Edmonton.

Le pauvre corps, esclave d'une âme trop vaillante, succombait sous les étreintes d'une maladie humiliante et réduisait l'infatigable Missionnaire des Indiens à un repos pénible. Durant près de trois ans, il dut subir cet envahissement lent et long de la mort. A chaque instant, son âme, toujours ardente, secouait ses membres engourdis et faisait des efforts pour retourner auprès de ses ouailles abandonnées. C'est dans le divin Sacrifice et dans la psalmodie sainte qu'il puisait, chaque jour, ce renouveau de jeunesse qui lui donnait, sans cesse, la nostalgie des champs apostoliques. C'est son rosaire, égrené pieusement, qui le reliait toujours aux âmes et l'entraînait encore à suivre l'exemple de la Reine des Apôtres. En ces moments d'apaisement et de lucidité intellectuelle complète, il lisait des livres de piété et transcrivait, de sa belle écriture toujours jeune, les pensées édifiantes qu'il y rencontrait. Comme en témoignent ses glanures spirituelles, il acceptait généreusement toute l'amertume de cette immolation suprême.

— « *Il est certain* », écrivait-il, « *que* DIEU *conduit ceux qu'il aime tendrement par des voies difficiles et laborieuses et que, plus une âme lui est chère, plus il lui envoie de peines et de souffrances.* » — « *La douleur est une parcelle précieuse de la Croix de* JÉSUS-*Christ ; c'est une goutte divine de son sang tombant, sur nous, de ses plaies entr'ouvertes et nous apportant le salut.* »

Quand son mal lui laissait quelque répit, il confessait et administrait les derniers sacrements, toutes les fois qu'on le lui demandait pour les malades de l'Hôpital. Il recevait volontiers les Indiens et les Métis, qui venaient, en grand nombre, le voir pour lui témoigner leur affection et leur reconnaissance, pour lui demander conseil et lui confier leurs fautes. C'est avec raison que Monseigneur LEGAL écrivait, dans une lettre circulaire publiée à l'occasion des noces d'or sacerdotales du Père TISSIER :

— « Les Indiens connaissent son grand cœur et son désir de leur être utile et de leur faire du bien, et c'est le secret de l'affection qu'ils ont vouée à leur dévoué Missionnaire. »

Ce qu'il aimait dans ces enfants des bois et des prairies, c'était leur pauvreté, leur simplicité, leurs privations et leurs souffrances. Il ne leur ménageait pas ses réprimandes ni ses bons avis ; mais il était toujours prêt à les secourir dans leurs besoins, à les consoler dans leurs peines. Quelques jours avant de quitter ce monde, il s'inquiétait encore du sort de ses chères ouailles et se désolait, jusqu'aux larmes, de les voir délaissées...

Après les fêtes de Pâques 1926, l'état du cher malade s'aggrava subitement. Une paralysie générale l'enchaîna, irrémédiablement, à son douloureux chevet. Il reçut, avec piété, les derniers sacrements. Le 15 avril, il se rendit compte que c'était la fin : il demanda pardon à tous ceux qu'il avait pu offenser et fit le sacrifice de sa vie. Deux jours après, paisiblement, son âme émigra vers le ciel.

Le 20 avril, on porta ses restes mortels au Cimetière de Saint-Albert. C'est là qu'il repose, maintenant, auprès des héroïques pionniers de la Foi qui ont donné l'Ouest canadien à l'Église catholique et romaine...

Le Père TISSIER avait un caractère très vif, une nature primesautière, un physique robuste, une intelligence très claire, un grand amour de l'ordre, un sens pratique de la vie, une volonté très personnelle et tenace.

On lui a reproché, parfois, ou des écarts de langage ou des paroles un peu sévères à l'adresse de ceux qui ne voyaient pas comme lui. Ces défauts étaient dus à la

faiblesse de son grand âge, à l'acuité de ses douleurs, à la trop grande sensibilité d'une nature très droite. Il ne nous appartient pas de mettre des ombres à cette belle vie. Nous savons, d'ailleurs, que même le soleil a des taches. Nous oublions, volontiers, la rudesse de l'écorce, connaissant la délicieuse bonté de ce grand cœur d'apôtre. Nous l'avons vu pleurer, à chaudes larmes, en parlant de ses parents et de ses chers Indiens. Nous avons entendu le Révérend Père HUSSON, *O. M. I.*, un brave comme lui, nous dire :

— « A mon avis, peu de Missionnaires ont souffert comme le Père TISSIER, pas même ceux qui vécurent aux temps héroïques des pionniers. »

Ordinairement, les saints se présentent à nous avec la physionomie de la douceur et de la patience plutôt qu'avec celle de la force. Il y a, pourtant, des exceptions. Chez Saint Christophe, par exemple, la force est la base de toute sa sainteté. Le Père Christophe TISSIER se réclamait, volontiers, de son grand protecteur et modèle. Il sut dompter, avec énergie, les remous dangereux de la vie.

Il fut, pour des milliers d'hommes, le charitable passeur qui les fit traverser, sans péril, l'océan agité de ce monde. Il parcourut lui-même une longue existence en portant, vaillamment, son Christ — son Christ cloué sur une croix lourde.

Il aima l'Église, sa Congrégation et les âmes. Il s'immola, sans réserve, à ces trois grandes amours.

Ne nous étonnons plus, dès lors, de l'obstination qu'il mit, jusqu'à la fin, à vouloir être fort : *Fortis ut mors dilectio* (1) !

R. I. P.

(1) Voici. en un tableau d'ensemble, quelques dates de la vie du P. Christophe TISSIER : — *a*) 2 mars 1839, naissance, à Loudrefing (Nancy) ; *b*) 1er septembre 1860, prise d'habit, au Noviciat de Nancy ; *c*) 17 février 1862, Oblation perpétuelle, au Scolasticat de Montolivet ; *d*) 29 juin 1862, tonsure, à Marseille ; *e*) 24 décembre 1862, ordres mineurs, à Autun ; *f*) 5 juillet 1863, sous-diaconat, à Autun ; *g*) 19 décembre 1863, diaconat, à Autun ; *h*) 21 mai 1864, prêtrise, à Autun ; *i*) 24 mai 1865, arrivée à Saint-Boniface ; *j*) 16 avril 1926, sainte mort, à Edmonton.